

Gôzô Yoshimasu

Deux proses

traduit du japonais par Makiko Ueda et Claude Mouchard

De Gôzô Yoshimasu, *Po&sie* a déjà publié (dans son numéro 56) cinq poèmes extraits du recueil *Osiris, dieu de pierre*. Chacun de ces poèmes — « Osiris, dieu de pierre », « Entré dans le mur rouge », « Ô silencieux roi », « Orihimé (princesse tissandière) », « Siva, Shiiba, feuilles de shii » — se développe en longs mouvements : les phrases étranges s'élèvent, se soutiennent, sortant d'elles-mêmes — « lac/ immerge le fond du lac,/ lac/ le fond de la terre, immerge/ lac/ immerge le fond du lac, immerge les rizières, lac, immerge les propriétés,/ lac, immerge le chemin de fer souterrain qui effroyablement pèse, lac, immerge le chemin de fer à présent tout d'illusion [...] » — puis retombent en mots qui vont rebondir, crépiter ou chuchoter — « Chante, femme de la montagne, petite truite,/ La lune descend au fond du lac/ Allô, allô, all » — et rouler en fragments.

« Yoshimasu — remarque Ijima Kôichi (dans *A Thousand Steps... and More — Selected Poems and Prose 1964-1984*, Katydid Books, Oakland University) — écrit en longues cadences en arc, en vers qui explosent comme fait l'eau qui, au pied d'une cascade, rejaillit et bouillonne avec des sonorités qui forment toujours davantage qu'un simple bruit. C'est une musique dont on ne peut rendre compte. »

Sons et rythmes : la poésie de Yoshimasu, en même temps qu'elle en réalise de très neufs, les capte partout alentour ; et c'est parfois comme une lutte entre ce qu'elle forme et ce qui s'impose à elle.

Les deux proses qui suivent (extraites du recueil *Shizukana basho*) parlent de sons, de bruits de voitures, de musique envahissante, des ondes multiples dont vibre notre espace. Elles semblent dire le désir de lieux de silence et d'instant de concentration. On y suit à la trace la recherche des conditions de possibilité du poème. A cette occasion, la photo peut se substituer aux mots, pour un moment au moins, et peut-être afin de mieux les relancer. La photo est associée au silence ; elle est un instant muet, une pause.

Relit-on maintenant les poèmes d'*Osiris* à la lumière de ces proses, on s'aperçoit qu'ils sont eux-mêmes hantés par la recherche de lieux où s'arrêter, qu'ils tendent à former des points d'intensité, des instants d'extrême concentration. Seulement, ces instants ou ces points sont emportés, ils voyagent dans les poèmes mêmes dont ils sont le nœud ombilical, ils se livrent à ce dont ils sont la condition de possibilité. Ils sont à chaque fois l'œil de ces grands cyclones poétiques et de leurs tournolements de vitesses différenciées...

Ce qui se noue et se dénoue dans les poèmes de Yoshimasu, ce qui s'y distingue pour mieux se refondre, ce ne sont pas seulement des vitesses ou de grands rythmes faits de déploiements musicaux ou syntaxiques et de séquences d'images. Il sem-

ble que les sens — non seulement la vue et l'ouïe, mais encore l'odorat ou le goût, le tact, ou, diffuse, flottante, la sensibilité sexuelle — se dissocient et que chacun connaisse ses aventures propres, créant par là maintes discordances ou conjonctions surprenantes.

« Osiris » : si le nom de ce dieu évoque un dépècement, c'est plutôt ici celui de l'unité des sens ; les « membra disjecta », ici, seraient ceux de tout « sensorium commune ». Une puissance est centralement à l'œuvre dans les poèmes de Yoshimasu. Elle est transparente, abstraite. Elle libère les sens ; elle rend possible des sensations nues et âprement immédiates. Les instants où elle surgit, le « je » — comme le disent les poèmes et surtout les proses — a pu chercher quasi méthodiquement à les faire advenir. Mais soudain, c'est une syncope... Il y a eu une absence, et les mots ne ressurgissent qu'à l'issue de cet instant blanc : « Suis-je narrateur. Assis sur le siège (sur le banc en bois de la gare Nijōzan, assis), moi ? / (ou bien quelqu'un) la silhouette assise, qui ? »

Le « je », s'il est dit ici, c'est pour être — lors d'instant de pure concentration abstraite — dissocié en ses sens nus, à vif, et féroce-ment libres de filer selon les directions innombrables d'un monde dont les contours alors se dissolvent.

Claude Mouchard

Les textes qui suivent sont extraits de *Shizukana basho*, publié chez Shohi Yamada en 1981.

S'ÉCLAIRCIR L'OREILLE

Où que l'on aille, il y a des bruits de voitures ou des sons électriques, l'ouïe n'a pas le temps de se reposer. D'accord, mais si ces bruits de la civilisation ne se faisaient plus entendre qu'arriverait-il ?

Sur le continent américain, je roulais de la côte ouest vers la côte est, aux abords du Texas, je crois, j'ai tourné le bouton de la radio, on disait des choses curieuses. Si vous avez une antenne assez sensible, vous pouvez suivre le match de foot sur la ré-i-dio des autres États, voilà ce qui était dit.

On ne met pas longtemps à traverser les régions que couvrent les ondes moyennes, lorsqu'on roule à grande vitesse sur ce vaste continent. On n'arrête pas de tourner le bouton à la recherche de la station locale. C'est plus embêtant qu'on ne l'imagine.

Bruits de voitures, sons électriques.

Dans la voiture qui roulait à vitesse élevée (la limite de la vitesse étant de 55 miles/h, la plupart roulent à 65 miles/h, c'est-à-dire 105 km/h) j'ai fait une découverte. Pour déceler une anomalie dans la voiture, il faut faire travailler ses oreilles et son nez, l'ouïe et l'odorat. On a tendance à croire que le regard est plus important, et c'est vrai, bien sûr, mais il faut plus qu'à l'ordinaire avoir recours aux oreilles et au nez. Pour reconnaître l'odeur bizarre, la sonorité bizarre.

S'éclaircir l'oreille, *mimi wo sumasu*, on emploie cette expression. Et qu'est-ce que ça donne si on transpose cette locution en anglais ? Justement, en faisant de la traduction, j'ai eu du mal à la faire passer en anglais. Bien sûr, il doit y avoir des expressions comparables en anglais, mais peut-être mon japonais n'est-il pas sûr non plus. *Mimi wo sumasu*, si on le transcrit en hiragana, une résonance surgit.

Se rendre l'oreille claire à la musique. Alors c'est sûrement à une forme que nous nous rendons l'oreille claire. A une forme — type, style, modèle. Peut-on dire éclaircir la forme ?

La photo — quelque part du côté de Santa Fe, j'ai pris le ciel bleu qu'on voit de la fenêtre de l'hôtel. Peut-être alors, pour guérir l'ouïe de la fatigue, ai-je essayé de photographier le silence, l'absence de bruit.

A cet endroit, où le Rio Grande a creusé une énorme fente dans la terre, la planète montre sa texture. Il y a là beaucoup de maisons en terre rouge, réserves indiennes.

Comme pour échapper (bien qu'il n'y ait pas moyen de le faire) aux bruits de voitures et aux sons électriques, c'est captivé par cette couleur que, tout en m'éclaircissant l'oreille, sans doute, j'ai pris des photos. L'essence de la photo est sûrement le silence.

Se rendre l'oreille claire à la couleur, à sa forme.

ENDROIT SILENCIEUX

J'essaie de capter les sons dans la vie de l'Amérique d'aujourd'hui, mais c'est difficile. D'abord, tout comme au Japon, on pense aux bruits des voitures qui roulent, et à ceux de la radio et de la télévision. Un jour je me suis dit : quel étrange silence. A Venise, capitale de l'eau, où j'étais il y a quelques années. Évidemment, puisque les transports se font par les canaux, on n'entend pas de bruits de voitures. Et à l'idée que les voitures ne peuvent pas entrer là, on ressent un calme singulier.

Mais dans cent ou deux cents ans, on ne pourra probablement pas échapper aux bruits des voitures. Aux États-Unis ou en Russie, au Japon, nous vivons enveloppés dans un air que ne peut caractériser une expression comme « pollution par le bruit ».

Ne pouvant trouver un endroit calme où écrire ce texte (un endroit où l'on puisse écrire quoi que ce soit), je me suis senti perdu. Ce ne devait pas être uniquement à cause des bruits de la télévision et de la radio. Choisir l'endroit pour écrire, le simple minimum, je n'y arrive pas. J'en ai parlé à un poète américain : souvent, me dit-il, les bruits de machine à écrire m'aident à faire des poèmes. J'ai été impressionné. Décidément je manque encore d'entraînement.

Pendant, incapable de me mettre au cliquetis de la machine, et fatigué de chercher une solution, je me suis dit : pourquoi ne pas aller sur un parking ? Nous sommes dans une société inondée de voitures. Pas d'épreuve plus pénible dans une grande ville comme New York que de trouver une place pour se garer..

Je suis allé dans un endroit qui avait l'air d'un grand parc d'exposition de voitures d'occasion, à ciel ouvert (parce qu'on court de grands dangers dans un sombre parking souterrain), je me suis garé dans un coin, j'ai sorti du papier, et voici que je me suis mis à écrire. Pour la première fois depuis longtemps je baisse la vitre. Entre un vent froid. Et, est-ce l'abat-jour d'un lampadaire qui fait du bruit, je suis resté un moment à écouter ce bruit.

Il y a quelques mois, près de Santa Fe au Nouveau-Mexique, j'ai vu une danse d'Indiens dans le village de Idelfonso. L'endroit avait l'air de la partie vide d'un parking. Les voitures des spectateurs entourant la danse des Indiens, on dirait que les voitures elles-mêmes regardent la danse. Je regarde entre (les épaules de) ces voitures, un Indien au seuil de la vieillesse, et qui devait s'occuper de l'organisation, paré d'un beau ruban, contemplant la danse. J'arrête le moteur, coupe la radio, je regarde devant moi l'endroit pareil à la partie vide d'un parking, il n'y a évidemment ni danse ni événement, et je commence à comprendre que la société moderne a perdu un certain centre, ou est-ce quelque chose comme un rond qui manque, ou un cercle ?